

BÉATRICE LHERMITTE

# Gorka



Béatrice Lhermitte

Gorka

© Béatrice Lhermitte, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2766-4

Couverture : Illustration de couverture : Clémentine Fèvre

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Pierre, merci de m'avoir apprivoisée*

*À Benoît, repose en paix*

« Rien n'est jamais fini. Il suffit d'un peu de bonheur pour que tout  
recommence »

Émile ZOLA

« La nuit n'est jamais complète,  
Il y a toujours, puisque je le dis,  
Puisque je l'affirme,  
Au bout du chagrin,  
Une fenêtre ouverte »

Paul ÉLUARD

## Prologue

Vingt-huit septembre. À cette heure, j'aurais dû être affalée sur une chaise longue au bord de la piscine à siroter une orangeade. J'aurais dû ressentir un bien-être total, les nerfs entièrement relâchés après des semaines de préparatifs, la charge mentale proche du néant, avec pour unique objectif de profiter de l'instant présent sous la douce chaleur de l'été indien. J'aurais voulu vivre, le temps des vacances, le paradis sur terre. Mais cette traîtresse de vie m'avait envoyée tout droit en enfer.

Seule la météo me rappelait qu'il aurait pu en être autrement. Le soleil était éclatant. Ses rayons brûlants heurtaient ma peau et mon âme. Le ciel bleu n'était qu'illusion. À l'intérieur, je n'étais que cendres. J'avançai, hagarde, jusqu'au trou du caveau. C'était si profond. J'aurais voulu m'y plonger avec le cercueil, qu'on m'enterre vivante à ses côtés. À quoi bon continuer sans lui ? L'existence n'avait plus aucun goût, plus aucun sens.

Vincent passa une main dans mon dos pour me ramener au présent. Depuis combien de temps étais-je là, debout, figée, à attendre un hypothétique dénouement heureux en ce jour funeste ? Il n'y avait que la dure réalité pour me répondre. Ma main gauche était lourde, crispée sur le bouquet que je tenais depuis le début de l'enterrement. Nous avions choisi sa composition ensemble quelques jours auparavant. Tout en rondeur, dans des nuances de rose et de blanc crème. Si cruellement beau pour finir au fond d'un trou. Comme Rémi. Je le lâchai enfin et il vint heurter le cercueil dans un bruit sourd, sinistre, qui résonna longtemps à mes oreilles. Il sonnait la dernière note de notre histoire. Une fin brutale, disharmonieuse. Ma vue devint trouble, je ravalai mes larmes. Des larmes amères, de colère, d'incompréhension, de rejet de la triste vérité. Devant le corps de Rémi, à l'hôpital, j'en avais versé des torrents. Depuis, je pleurais peu. J'étais comme desséchée. Je préférais vomir, me rendre malade. Pourtant mon corps était solide, il ne lâchait pas. Il respirait la vie quand mon âme rêvait à

la mort. Je sentis le bras de Vincent contre mon épaule, il fallait partir. Je regardai une dernière fois ce trou béant. J'avais le même au fond de moi. Vincent insista, nous étions là depuis trop longtemps. À regret, je me décidai enfin à redescendre l'allée du cimetière, celle que j'allais bientôt connaître par cœur. Je pouvais le laisser quelques heures, je lui avais fait une promesse.

« Rémi, je ne t'oublierai jamais. Mon cœur est à toi. Nos deux âmes sont liées pour l'éternité. Rien ni personne ne nous séparera jamais. Il n'y aura que toi, pour toujours. »

## Chapitre 1 – GUILLEMETTE

*Sept ans plus tard...*

Je raccrochai et mon œil se posa sur l'heure affichée sur mon écran. Onze heures. Bon sang, j'allais encore être en retard. Même pas le temps de me préparer un café. Rassemblant mes affaires en hâte, je quittai mon bureau au pas de course pour me ruer en salle de réunion. Charles, le *big boss*, était d'une ponctualité quasi malade et attendait la même exigence de la part de son assistante. Par chance, j'arrivai une seconde avant lui. Prenant place l'air de rien, je repris mon souffle puis organisai dans ma tête les informations importantes que je devais communiquer à l'équipe de direction ce matin. Entre-temps, mes collègues, munis de leur tasse fumante, l'air aussi détendu que j'étais stressée, s'installaient progressivement dans la salle. Alors que je soupirais intérieurement, je vis une main déposer un gobelet de café devant moi. Vincent me gratifia d'un clin d'œil et je lui retournai un sourire reconnaissant. Heureusement qu'il était là. Je détestais le lundi matin. Mon stress était toujours à son comble en début de semaine et la réunion de direction, invariablement fixée chaque lundi à onze heures précises, apportait immanquablement son lot de tâches urgentes à réaliser au plus vite.

J'avalai une dose de caféine pour me donner du courage. Déjà, Charles se lançait dans l'ordre du jour. La cinquantaine bien tassée, une calvitie avancée, mon « N+1 » comme on dit couramment, avait le parfait physique du dirigeant de PME. Les yeux enfoncés, cachés derrière des petites lunettes qu'il n'avait pas renouvelées depuis des années, il affichait constamment un air grave et sérieux. Sa garde-robe était exclusivement composée de chemises blanches et de costumes sombres. Aucune fantaisie. Marié, il avait tout de même réussi à concevoir deux enfants avant de se faire plaquer par sa femme. Comme je la comprenais ! Il fallait en vouloir pour supporter un type pareil, dévoué à sa boîte



vingt-quatre heures sur vingt-quatre. À sa décharge, il s'était fait tout seul. Son diplôme de commerce en poche, il avait racheté une imprimerie à l'abandon, avait convaincu les banques de le suivre et avait travaillé à la sueur de son front pour en faire la belle PME qu'elle était aujourd'hui : trente-cinq salariés, des machines qui fonctionnaient si bien que le technicien de maintenance se tournait les pouces la moitié du temps et un carnet de commandes qui ne désemplissait pas. Mais pour parvenir à ses fins, il était devenu d'une intransigeance malade. Tout était important, tout était grave. Au fil des années, il avait méchamment déteint sur moi. Le moindre dossier, la plus minime tâche à effectuer devait être réalisée avec une exigence sans égale.

Notre patron passa en revue l'ensemble des sujets chauds du moment, un par un, avec une minutie exaspérante. À ce rythme-là, nous y serions encore ce soir. Chacun fit un point d'avancement. Les objectifs des prochains jours étaient fixés, pas d'absence de personnel ni de retard de livraison, il restait une machine à réparer, mais globalement la semaine démarrait plutôt bien. Il y avait pourtant une zone d'ombre au tableau :

— Comment se fait-il qu'il n'y ait aucun nouveau client sur ces trois dernières semaines ? lança le *boss* d'un ton de reproche.

Puisqu'il était le seul à s'occuper de la prospection, depuis quelque temps, personne ne réagit. Je jetai un œil vers lui et le vis intensément concentré. Il repoussait depuis longtemps l'embauche d'un commercial, qui pour une petite imprimerie comme la sienne, représentait une charge très importante. Les deux précédents essais de recrutement avaient été calamiteux. Le premier candidat lui avait été recommandé par l'un de ses amis. Il l'avait amèrement regretté lorsque ledit commercial s'était mis en longue maladie pour une raison obscure peu après son arrivée dans l'entreprise. Charles avait retenté l'expérience quelques mois plus tard avec un jeune diplômé qui avait déclaré, à la fin de sa formation dans la société, qu'il n'était pas fait pour ce métier. Devant ce fiasco total, mon responsable avait décidé de poursuivre seul sur le terrain malgré son planning déjà surchargé. Mais c'était compter sans notre concurrent principal qui avait

engagé depuis peu deux commerciaux confirmés. Ils ratissaient largement la zone et n'hésitaient pas à casser les prix pour récupérer des parts de marché.

— Bon, si on continue sur cette lancée, on va droit dans le mur. Guillemette, nous avons évoqué un poste de commercial. Vous avez gardé l'offre d'emploi que nous avons rédigée ensemble ?

— Oui, tout à fait, répondis-je aussitôt.

— Bien, pouvez-vous vous en charger, s'il vous plaît ? Je souhaiterais organiser des entretiens au plus vite. Je vous fais confiance pour la présélection.

— C'est noté, Charles, je m'en occupe, affirmai-je avec un sourire professionnel.

Et voilà, c'était reparti pour une semaine de folie à bosser comme une dingue. Pourtant, j'aimais mon boulot ou plutôt je m'y noyais. Quand je gérais les problèmes de Prat imprimerie, je ne me préoccupais plus des miens. Exactement ce que je recherchais lorsque j'étais rentrée dans la boîte, sept ans plus tôt, grâce à l'insistance de Vincent, lui-même embauché à la suite de son stage de fin d'études. Il avait présenté mon CV, vanté mes qualités auprès de mon futur patron qui avait accepté de me rencontrer. Il m'avait pris à l'essai trois mois. Je cravachais si vite, les premiers temps, que mon poste me semblait assez vide. Le jour où j'avais poussé la porte du directeur pour demander plus de travail, il m'avait proposé un CDI sur-le-champ. J'avais signé sans négocier mon salaire, pourtant assez minable. C'était alors le cadet de mes soucis, je cherchais surtout à m'occuper l'esprit. Depuis, j'arrivais invariablement à sept heures trente tous les matins pour repartir souvent après dix-neuf heures. La routine me rassurait, son perfectionnisme aussi. J'avais acquis un certain talent pour faire deux choses à la fois. Le téléphone vissé à l'oreille, je répondais aux appels du tac au tac tout en me délestant des tâches administratives basiques. Au fil des années, Charles m'avait confié de plus en plus de responsabilités. À présent, mon poste relevait davantage du bras droit que de l'assistante de direction. J'aurais pu en être fière, mais je n'étais pas carriériste pour deux sous. Cette charge de travail, que j'avais un temps recherchée comme une bouée de sauvetage, me pesait aujourd'hui de